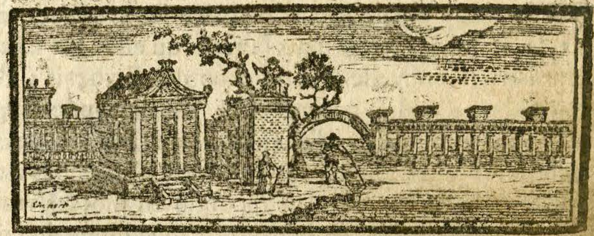
10 février 1790



LETTRE

De M. *BLANC-GILLI*, *Officier Municipal*, *aux* CITOYENS *de Marſeille*, *aſſemblés en Diſtricts*.

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES;

Une Lettre de ma famille m'annonce que j'ai été proclamé au nombre de vos Officiers Municipaux, par les ſuffrages dont vous avez daigné m'honorer. Je viens vous en exprimer ma vive reconnaiſſance, & en même tems ma ſurpriſe. Je ſens tout le prix des ſentimens qui vous ont animés dans cette occaſion. Mon cœur me dit que vous avez voulu me donner toutes les conſolations qui dépendaient de vous, pour adoucir les maux que me font ſouffrir les ennemis de la Patrie. Mais n'ai-je pas lieu d'éprouver la plus grande ſurpriſe, & de me demander comment, malgré la cabale des mauvais citoyens, vous êtes parvenus à fixer votre choix parmi des amis & des frères? Ce n'eſt qu'à ces titres ſi doux que je veux aſſimiler celui

d'Officier Municipal. J'avais reconnu leur reſſemblance dans la nature, long-tems avant qu'elle fût manifeſtée dans la nouvelle Conſtitution des Français ; c'eſt encore dans l'ordre naturel que j'avais apperçu les droits impreſcriptibles d'égalité, de liberté de la grande famille des humains ; combien n'ai-je pas à me glorifier de ce que vous avez reconnu en moi les vraies notions de ces droits, & de m'avoir jugé digne de coopérer à les ſoutenir, dès la première année qu'ils ont été remis pour baſe fondamentale de notre Gouvernement.

C'eſt à ces titres, Meſſieurs, que j'accepte la place à laquelle vous avez bien voulu me nommer, non que je regarde à l'honneur qui m'en revient ; mais pour vous prouver que mes premiers devoirs ſont de remplir les vœux de mes compatriotes, autant qu'il eſt en mon pouvoir. Oui, Meſſieurs, je l'accepte avec la plus grande joie cette place pour la remettre avec la même joie, en ſon tems, à celui qui, pénétré de mon zèle patriotique, y portera encore des talens & des qualités que je n'ai pas ; en quelque lieu que je me trouve jetté ſur le vaiſſeau de l'Etat, ſoit parmi ceux qui en tiennent le gouvernail, ſoit aux manœuvres, ou à la proûe, je ſerai toujours content de mon poſte : je ferai toujours conſiſter mon bonheur à veiller ſur ſa route.

C'eſt aſſez vous parler de moi ; ſouffrez, mes chers concitoyens, que je me livre aux épanchemens de mon patriotiſme, en me retraçant le grand ouvrage de notre régénération, duquel va dériver votre bonheur & votre gloire. Les lois de la nature ſont enfin rétablies, après une longue ſucceſſion de turpitudes & d'injuſtices ; aux déſordres ſuccède l'ordre. Rendons hommage aux décrets éternels qui mettent fin tôt ou tard aux attentats des méchans. Rien de violent peut-il durer ? La ridicule hiérarchie des conditions eſt détruite ; il n'y a plus dans l'Empire Fran-

çais qu'un ſeul peuple & un ſeul ſouverain. Tous égaux & tous libres ſous le règne des lois, n'eſt-ce pas à préſent que nous pouvons dire : le peuple eſt tout ? Nous créons, au milieu de nous, nos administrateurs, nos défenſeurs, nos juges & les ſurveillans de nos juges ; eſt-il pour nous une exiſtence plus glorieuſe ? Eh ! qui pourra nous empêcher de nous élever juſqu'à la grandeur des Romains, ſi nous ne perdons pas de vue que de nos ſuffrages dépendront déſormais nos deſtinées : graces à leur attentat, les mauvais citoyens nous ſont connus ; gardons-nous d'appeller à la choſe publique ces hommes orgueilleux, qui s'imaginent que toutes les places & tous les grades ne doivent être occupés que par l'opulence ou la nobleſſe. Laiſſons-les ſe repaître de leurs chimères, & que les portes de l'oubli ſoient fermées ſur eux, puiſqu'ils ſont aſſez ignorans pour méconnaître l'abſurdité du vieux régime. Rejettons-en encore ceux qui ne peuvent nous offrir que des talens ſans vertus ; ceux là ſont les plus dangereux de tous les citoyens : accoutumés à tout rapporter à eux-mêmes, vous les verriez combattre les meilleures vues, les projèts même dont le ſalut de la patrie pourrait dépendre, par cela ſeul qu'ils n'en ſont pas les inventeurs. Soyons circonſpects dans nos choix. La prudence d'Uliſſe fit plus de mal aux orgueilleux Troyens que la valeur réunie des autres héros de la Grèce. Que celui que la ſaine philoſophie a éclairé de ſon flambeau, obtienne excluſivement nos ſuffrages. Le talent ſans vertus a porté la déſolation dans le monde ; la vertu toute ſeule peut rendre les hommes heureux. Cherchons-là indifféremment chez l'homme riche, chez le noble, chez le prêtre, chez le ſimple artiſan & chez le pauvre laboureur. Rentrons dans la nature qui nous a tous fait naître frères ; ſongeons que nous avons tous notre part à l'adminiſtration de la choſe publique ; montrons-nous à l'univers étonné comme

un peuple de philosophes ; & nous lui aurons prouvé que nous sommes un peuple de Rois.

Rempli du desir de régler ma conduite sur ces principes ; je n'attends plus que le moment de pouvoir m'approcher de la Patrie, pour terminer le grand plaid qui m'en a éloigné. Ma volonté irrévocable est que justice soit faite de moi, si j'ai été un mauvais citoyen ; & si, au contraire, j'ai soutenu la bonne cause, que condamnation soit prononcée contre ceux qui m'ont détruit dans mes affaires & dans mon existence civile. L'attentat commis contre ma liberté individuelle est un outrage à toute la Nation. Je réclame qu'il en soit fait une justice éclatante ; est-il quelque puissance sur la terre qui puisse me la refuser ?

Persuadé que je serais indigne des fonctions honorables, auxquelles vous m'avez appellé, si j'avais d'autres sentimens, il ne me reste qu'à vous présenter ceux du profond respect avec lesquels je serai pour la vie,

MESSIEURS ET CHERS CONCITOYENS,

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur,

BLANC-GILLI, Officier-Municipal.

Ecrit des lieux où je me suis refugié, ce 10 Février 1790.

La Lettre originale a été adressée au District St. Martin.

A MARSEILLE,

De l'Imprimerie de JEAN MOSSY, Pere & Fils, Imprimeurs du Roi & de la Nation. 1790.